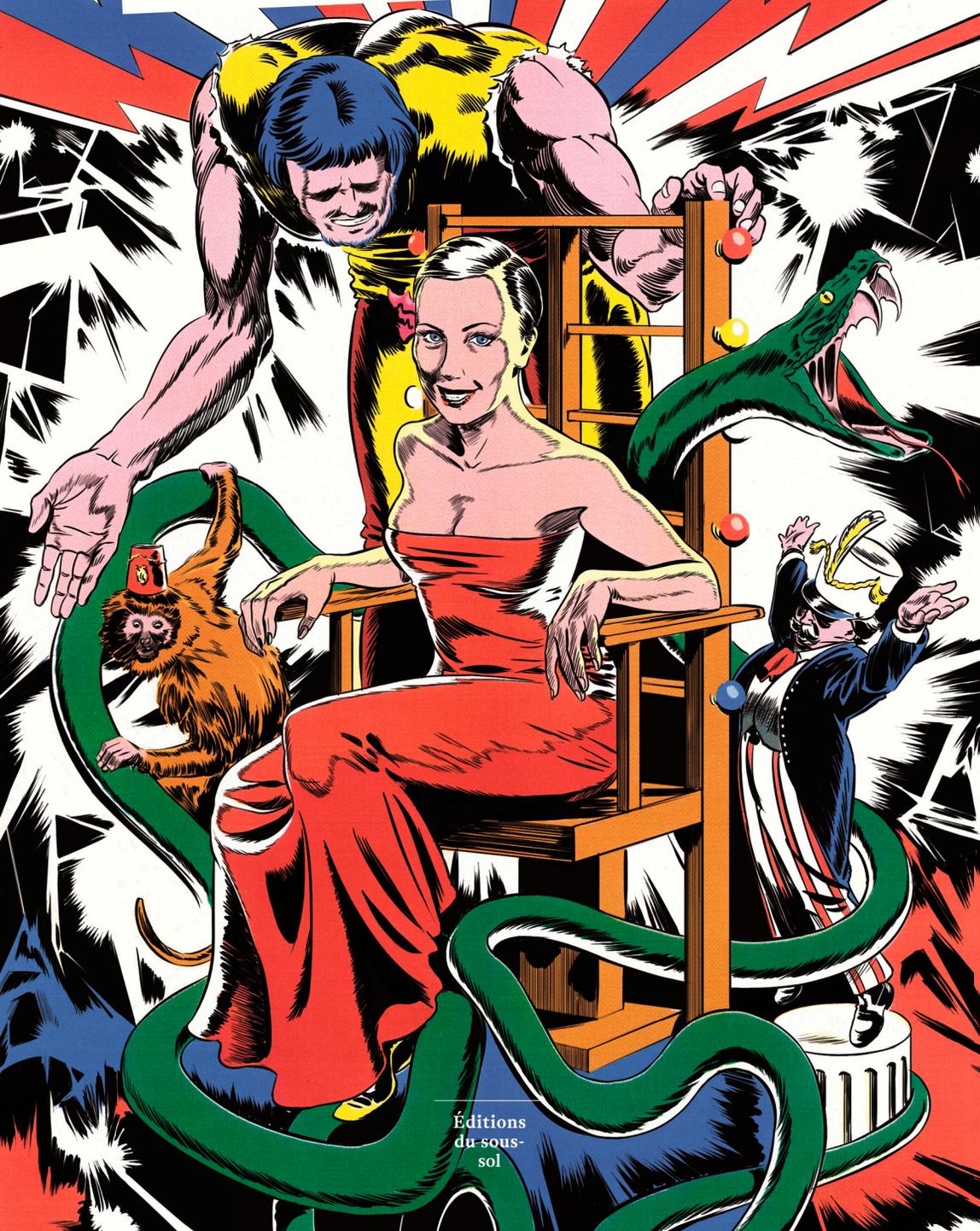


TESSA FONTAINE

LA FEMME ÉLECTRIQUE



Éditions
du-sous-
sol

**LA
FEMME
ÉLECTRIQUE**

Tessa Fontaine

La Femme électrique

Récit au-delà de l'illusion

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Hélène Cohen

Tessa Fontaine

FEUILLETON
Non-Fiction

Éditions
du sous-
sol

Titre original
The Electric Woman. A Memoir in Death-Defying Acts

Le livre a été publié pour la première fois en **2018**
par Farrar, Straus and Giroux

© Tessa Fontaine, **2018**

© Éditions du Seuil, sous la marque Éditions du sous-sol, **2019**
pour la traduction française

Illustration de couverture © Kevin Manach

Conception graphique gr20paris

ISBN : **978-2-36463-377-8**

Pour ma mère & Davy,
et leurs cœurs courageux

AVERTISSEMENT DE L'AUTEURE

Je me suis efforcée de reconstituer avec précision les événements, les lieux et les conversations à partir de mes souvenirs et de mes notes. Il m'est arrivé de changer les noms de certaines personnes ou de modifier des détails de leur vie dans le seul but de préserver leur anonymat. Il n'y a aucun personnage composite mais j'ai volontairement omis des personnes et des événements pour ne pas surcharger ce livre. Si vous voulez des anecdotes croustillantes, envoyez-moi une carte postale et je verrai ce que je peux faire pour vous.

PROLOGUE

L'astuce, c'est qu'il n'y a pas d'astuce

Nous commençons par enflammer les parties plus faciles à éteindre que le visage. Les mains sont un bon début. Bras tendus, paumes tournées vers le ciel obscurci, je suis du regard la flamme d'une torche glissant sur ma main, du poignet jusqu'à la pulpe des doigts. L'espace d'une ou deux secondes, me voilà en feu. La flamme s'étire à cinq centimètres. Ça chauffe. Pas une sensation de brûlure à proprement parler, c'est plutôt comme si je touchais un cuir noir resté au soleil, une chaleur que je cherche d'instinct à esquiver. Je ferme le poing autour de la flamme et m'éteins.

“Qu'est-ce que tu sais faire?” m'a demandé Tommy, le manager du *sideshow*.

Avant de lui répondre, j'ai cherché sur Google “numéros de *sideshow*”. Puis j'ai listé toutes les infos glanées sur la page Wikipédia : “Jongler. Avaler du feu. Bolas. Magie.” Je me suis enhardie. Franchement, qu'est-ce que je ne pourrais pas apprendre en deux mois? “Lit de clous. Charmer un serpent, ai-je répondu. En fait, je peux charmer toutes sortes d'animaux. J'ai un bon contact avec les bêtes.”

“Génial, a écrit Tommy. À dans deux mois.”

Comme il me faut bien acquérir une de mes prétendues compétences, me voilà dans un cours d’“initiation pour avaleurs de feu” dispensé par un centre des arts du feu d'Oakland, en Californie – où trouver ce genre de chose si ce n'est dans la

La Femme électrique

baie de San Francisco? La soirée se poursuit de l'autre côté de la grille. Les bus lâchent des soupirs, un gamin accuse un autre d'avoir triché au basket, des vieilles femmes tirent leur caddie. Je sens la viande mitonnée et le pot d'échappement. Ce n'est pas le moment de faire une pause, de fermer les yeux pour me remémorer ces sons et ces odeurs, mais je le fais quand même.

J'avais espéré qu'avaler le feu impliquait quelque magie. Qu'on ne le faisait pas réellement. En s'enduisant par exemple la bouche d'un produit ignifuge, comme pour les rideaux d'hôtel. Ou grâce à une minuscule machine accrochée derrière votre oreille qui projetterait un agent extincteur sur la flamme que vous approchez de votre visage. Peut-être ne s'agissait-il que d'une illusion.

Mais ce cours est une déception de A à Z.

Il n'y a pas d'astuce.

Pour avaler le feu, il faut avaler le feu.

Le premier jour, notre professeure Shaina déclare avec entrain : "Regardez-moi un peu ces brûlures!" Elle retrousse ses manches et nous montre ses bras bardés de cicatrices, comme on pointe du doigt des constellations pour un enfant. "Celle-ci, c'était au Japon. Celle-là, à Rio. On se brûle parfois gravement au cours d'une performance.

– Vous faites quoi dans ces cas-là? je demande.

– On s'éteint et surtout on garde le sourire."

Le cours a lieu dans un vaste hangar rempli d'artistes du feu. Le pas lourd, nous passons devant des soudeurs, des forgerons, des céramistes avant de pénétrer dans une cour encombrée d'énormes bidons d'essence et de pancartes de mise en garde : INTERDIT DE FUMER, DANGEREUX et INFLAMMABLE. Il est temps d'allumer nos torches. J'essaie de ne pas penser à la décharge de responsabilité signée en cas de décès ou de mutilation.

Première leçon : apprendre à s'éteindre.

À part moi, il n'y a qu'un seul élève, un concepteur de jeux vidéo, petits écarteurs dans les lobes et sourire avenant. Quand je lui demande pourquoi il a choisi ce cours, il me répond que

Prologue

marcher sur des échasses au Burning Man⁰¹ ne lui suffit plus. Il aimerait faire quelque chose qui en jette. Il veut sortir du lot.

Shaina me tend un torchon épais et humide, ramasse un bidon empli d'un liquide – celui dont on recharge les lampes-tempête et que j'avais interdiction de toucher quand j'étais petite – et en pulvérise sur son jean. Elle a la main lourde. Des gouttes rondelettes perlent sur le tissu avant de l'imbiber, une petite pluie torrentielle jaillie d'une bonbonne de métal qu'on n'est pas censé secouer avec si peu de précaution. Shaina allume un briquet.

Ses jambes, des chevilles jusqu'à mi-cuisse, sont en feu. Elle me regarde sans se départir de sa bonne humeur. Attend. Je me jette sur ses jambes, le torchon humide tendu entre mes mains, sous ses fermes encouragements : "Éteins, éteins, éteins!" Je m'attends à voir les flammes dévorer mes mains. En tapotant ses jambes de haut en bas avec le torchon, mes mains prennent un coup de chaud, mais elles ne fondent ni ne cloquent. J'éloigne le torchon et m'aperçois que j'ai réussi à éteindre Shaina. "Pas mal", dit-elle. Ça fait bien longtemps que je n'ai pas éprouvé un tel sentiment de réussite. "Mais ça reste trop doux, ajoute-t-elle. Si j'avais vraiment cuit, je serais cramée à l'heure qu'il est. On n'apprend à doser sa force qu'en s'éteignant soi-même." Surgit dans mon esprit l'image d'une immolation, une silhouette floue prisonnière d'un petit cosmos de feu.

L'entraînement se poursuit, mais cette fois le type aux échasses et moi-même n'y allons pas de main morte avec les jambes de Shaina. Cramoisés et haletants, nous attendons la pause avec impatience sauf que c'est notre tour de prendre feu.

Shaina nous demande de lever les mains, paumes tournées vers le haut – deux cancrs dans un vieux film, prêts à recevoir des coups de règle. Mon rythme cardiaque s'accélère. L'idée de rejoindre le *sideshow* ne m'avait pas effrayée jusqu'alors. Shaina approche la flamme de ma peau. Tout un tas d'excuses pour quitter le cours se sédimentent au fond de ma gorge, mais malgré la peur qui m'étrille le ventre je ne retire pas

01 __ Grand festival de la contre-culture américaine organisé chaque été dans le désert de Black Rock, au Nevada. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

La Femme électrique

ma paume. Elle tremble. Ma lèvre supérieure est couverte de sueur.

“Imagine-toi en feu, dit Shaina. Laisse la flamme danser. Après, tu l'éteins.”

Elle passe la torche sur ma peau. Ma paume se consume. Je ferme immédiatement le poing et étouffe la flamme.

Elle me tend la torche.

Je la tiens dans la main droite et l'approche plusieurs fois de ma paume gauche, sans résultat. “Plus longtemps, plus fermement”, commande Shaina. Nouvel essai. Le cœur me manque quand il faut presser la torche contre la chair. C'est ce qui fait la différence entre l'artiste du feu et l'enfant qui passe et repasse ses doigts à travers la flamme d'une bougie. Voir les flammes s'élever de sa peau, c'est une tout autre histoire. L'évolution nous a entraînés à fuir le feu qui menace nos corps.

Nous passons bientôt à autre chose. L'étape suivante consiste à éteindre notre bras. “N'utilisez jamais cette partie du bras”, nous met en garde Shaina en frottant la face interne sillonnée de veines bleues de son bras abîmé.

Le type aux échasses est petit et velu. À la seconde où il éteint son bras dans un soubresaut, une bande de poils frise, noircit puis se désintègre sous nos yeux. “Mes poils! braillet-il, ils brûlent!

– Je vois ça”, répond Shaina d'un ton neutre.

Les yeux écarquillés, il se donne visiblement un mal de chien pour garder le sourire. Je jette un regard au duvet qui blondit mon bras; je l'imagine devenir noir et dense, épaisses bouclettes brunes semblables aux plantes vénéneuses des contes de fées. Je prends une grande inspiration et passe la torche sur le dessus de mon bras. La chaleur se propage à mesure que les poils roussissent les uns après les autres.

“Laisse-le brûler!” crie Shaina en me voyant étouffer la flamme. J'effleure mon bras. Doux comme une peau de bébé.

“En Turquie, nous explique Shaina, les barbiers brûlent légèrement le visage de leurs clients pour l'adoucir après le rasage. Il paraît que ça détend.”

J'effleure de nouveau mon bras. Je ne dirais pas que ça détend, mais je dois bien reconnaître qu'on tire un certain

Prologue

plaisir à nouer un lien intime avec l'élément tant redouté. Un élément qui, à peine vingt minutes plus tôt, m'inspirait une peur bleue. Et me voici. Qui le laisse s'élever de moi.

Ensuite, la langue. Étant naturellement doté d'instincts de survie, le type aux échasses ne réussit pas à approcher tout à fait la flamme de sa bouche lors des premières tentatives. Il tire la langue de toutes ses forces. Je vois les muscles à la base de l'appendice frémir sous l'effort. Les fins tendons de son cou crispé font comme des cordes. Il tourne la torche vers sa bouche et abaisse la flamme. Trente centimètres, quinze centimètres, dix centimètres, cinq centimètres – elle s'écarte brusquement de son visage, tirant une traînée de feu comme une queue de comète. Il a un rire nerveux, secoue la tête et se remet en position, le visage légèrement incliné vers l'arrière, la langue dardée, tel un lézard prêt à attraper sa proie. Nouvel essai. D'une façon ou d'une autre, il trouve toujours le moyen d'éloigner son corps de la flamme qui s'approche. Quinze centimètres, dix, cinq, nouvel échec.

Il n'y a rien de surprenant. Selon Shaina, personne n'arrive à introduire du premier coup le feu dans sa bouche, directement sur la langue. Il faut d'abord se défaire de toutes nos années d'apprentissage.

Au final, le type aux échasses a fait cinq ou six tentatives et réussi à approcher la flamme très près. Je suis impressionnée.

“À toi”, me dit Shaina.

J'immerge la torche dans l'essence, la secoue, Shaina l'allume. Je sais que je n'irai pas au bout. Elle nous a montré plusieurs fois quoi faire. J'imité son exemple : j'écarte les jambes de sorte à ce qu'elles forment un triangle avec le sol, je cambre le dos, j'incline la tête vers l'arrière à quatre-vingt-dix degrés, je place la torche à environ trente centimètres au-dessus de mon visage et, d'un seul mouvement du poignet, la plonge dans ma bouche.

Et l'y laisse une fraction de seconde avant de la lever vers le ciel.

“Whaou”, fait Shaina. J'ai un goût de camping-gaz dans la bouche. Des picotements aux lèvres. “Tu viens d'enflammer ta langue!” C'est la première fois que je perçois des félicitations

La Femme électrique

dans sa voix. Je replace la torche allumée au-dessus de mon visage, tourne le poignet et la replonge dans ma bouche.

“Dis donc, fait Shaina en riant, tu n’as pas un grand instinct de préservation.”

J’envisage de lui raconter toute l’histoire, mais me ravise. L’arrière de mes dents me semble un peu charbonneux.

L’oxygène nourrit le feu. Si sur un coup de tête vous soufflez sur une flamme à proximité de vos lèvres, vous avez oublié le b.a.-ba de la chimie. Une heure plus tard, après avoir appris à avaler deux torches d’un coup, ma tentative désespérée de souffler pour éteindre la flamme n’a pas eu l’effet escompté : elle lui a seulement permis de collecter plus d’oxygène et de se muer en une énorme boule de feu qui m’a dévoré les mains. Ça fait mal. Ça *brûle*. Shaina compare les brûlures les plus courantes – celles qu’on ne peut éviter, en dépit de toutes nos précautions – à des coups de soleil carabinés. J’appartiens dorénavant à une tradition d’artistes, de mystiques et d’apprentis pyromanes; je compte les honorer en mettant le feu à mon corps le moins souvent possible.

À la fin du cours, je sais que j’ai la bouche brûlée. Shaina me dit que c’est normal. Mon visage et mes bras sont rouges par endroits, et un peu sensibles. Ma peau pèle à la commissure des lèvres, comme piquetée de petites cloques sèches. Manque de bol, j’ai un *blind date* après le cours et on dirait que j’ai de l’herpès.

J’évite d’y penser pendant le cours, mais, petite, j’étais une vraie poule mouillée. D’aussi loin que je m’en souviens, j’avais trop la frousse pour entreprendre quoi que ce soit – ne serait-ce que sortir la poubelle le soir ou craquer une allumette et l’approcher d’un bâtonnet d’encens. Face à la témérité de mes camarades, à l’âge de huit, douze puis dix-sept ans, je craignais de ne jamais guérir de ce mal. Plus tard, j’ai pu dire autour de moi que je ne voulais plus être ce genre de personne, mais je crois que nous développons certains traits de caractère au moment où nous en avons besoin.

Prologue

Toute ma vie, j'ai été terrifiée à l'idée de perdre ma mère. Je suis en train de la perdre.

Au moment même où je me tiens au milieu de containers d'explosifs par une paisible soirée à Oakland, elle bafouille des onomatopées à une infirmière au cours d'une de ses séances de rééducation quotidiennes. Pendant que je fais courir une flamme le long de ma paume, elle fait courir sa main le long de la moitié paralysée de son corps. Elle le touche sans cesse, ce côté infirme. Peut-être a-t-elle le sentiment qu'il ne lui appartient plus. Elle touche tout ce qui se trouve autour d'elle. *La table de la cuisine, la fourchette, ton mari*, disons-nous quand elle les effleure, pour lui faire comprendre qu'ils continuent d'être siens. *Blessure*, disons-nous en la voyant toucher sa tête à l'endroit où il a fallu l'inciser pour stopper l'hémorragie cérébrale.

Ma mère est toujours partante pour tout, c'est une femme qui a le goût de l'aventure. Quand le courage commence à me manquer, je m'arrête un instant et je pense à elle.

Il faut se jeter à l'eau.

Il n'y a pas d'astuce.

L'ARCHITECTURE D'UNE VAGUE

Un jour après l'attaque

Octobre 2010

Elle avait les bras collés au corps. On avait tenté de la rendre présentable.

“Tu dois te préparer”, m’a soufflé mon beau-père Davy en m’êtreignant devant la chambre. Je venais de traverser le pays après une nuit d’échanges téléphoniques précipités. Je n’étais pas préparée. Ma mère était allongée dans un lit d’hôpital, reliée à des milliards de machines. La tête maculée de fluides séchés, sang et sécrétions jaunes. Un respirateur artificiel fixé à sa bouche par un sparadrap tirait sur sa peau.

J’ai glissé quelques mots à peine audibles à Davy, mais il m’a arrêtée. “Elle n’entend rien. Elle ne se réveillera pas.

– Jusqu’à quand?” ai-je demandé.

Un soupir s’est coincé dans sa gorge, l’air s’est transformé en un sanglot puis en un toussotement, et ensuite plus rien. Nous sommes restés côte à côte, sans nous toucher.

Elle avait été plongée dans un coma artificiel. On l’avait assommée à coups de barbituriques. C’est ce que m’avait expliqué l’infirmière lorsque j’étais sortie de la chambre au bout de dix minutes pour chercher des infos. Je me suis pincée et pincée et pincée encore.

“Qu’est-ce qui se passe?” ai-je demandé à une autre. Elle a pressé mon épaule comme un entraîneur de football.

La Femme électrique

Le coma artificiel réduit le débit sanguin cérébral. Une fois la pression abaissée, ils ont sorti une scie à fil métallique. J'ignore s'ils utilisent vraiment une scie. Ça semble peu probable. Quoi qu'il en soit, il faut une grosse lame pour couper un crâne en deux.

À mon retour, mon oncle, ma tante et mon beau-père attendaient devant la porte.

“On va te laisser seule quelques instants, ont-ils annoncé, pour que tu puisses lui dire tout ce que tu as sur le cœur.”

Deux semaines plus tôt, sans raison, elle m'avait écrit pour me dire qu'elle était fière de moi.

Je suis entrée dans la chambre. Me suis assise sur une chaise à côté de son lit. Je savais qu'elle n'allait pas ouvrir les yeux. Ni ne roucoulerait un *Ma petite fille chérie* de sa voix aiguë et aimante, sa façon bien à elle de me saluer.

Le bandage qui lui enserrait la tête formait une bosse sur la zone ouverte parce que son cerveau avait gonflé et se noyait dans le sang. On aurait dit un pop-corn, à l'instant précis où le grain perce sa coque. Son crâne avait été rasé.

La fenêtre donnait sur le toit du bâtiment voisin, un grand rectangle plat recouvert de gravillons. Sept mouettes y étaient alignées. Dodues, des corps blancs dotés de becs orange et de pattes grêles.

Elle avait fait une hémorragie cérébrale.

Je devais lui dire les trucs importants.

“Maman”, ai-je commencé en lui touchant le bras. Un feu me consumait.

J'ai laissé ma main sur son bras. Le respirateur artificiel sifflotait. J'ai porté la main à ma bouche pour étouffer le cri. Pour ne pas dégobiller tout ce que j'avais avalé au cours de ma vie. J'avais besoin de lui dire les choses que je n'avais jamais été foutue de sortir. Ouvre. La. Bouche. Parle.

Mes poumons s'étaient remplis de cendres. Tous les mots que je connaissais avaient brûlé.

Derrière la fenêtre, les mouettes regardaient dans la même direction. Une compagnie de sept mouettes, postées à intervalles

La Femme électrique

La femme sauvage	269
L'avaleur d'épée	271
La bête défaite	281
Des sons au-delà des bruits	293
Derrière la robe du soir	297
Poisson de Noël	313
La drôle de chanson d'amour	
du Dr Frankenstein	317
Normalaphobie	329
Invisibilia	339
Soif de sang	341
Les héros	353
Électricité	359
En bateau	367
Lueurs	369
La grande révélation	379
Hors de la brume	383
Épilogue	391
Remerciements	393

RÉALISATION : REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2019. N° 139082 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE